

L'uniscope

SAVOIRS

Dans la BD ou le cinéma, les femmes héroïques abondent, mais peinent à s'émanciper

VU D'AILLEURS

Le jeune politicien Mathias Reynard raconte son passage à l'UNIL

Garder le contact avec l'UNIL

Le réseau ALUMNIL vous permet de maintenir ou de renouer des liens avec les autres diplômés et avec l'institution. Responsable du Bureau des alumni, Danielle Guenther vous invite à découvrir ce nouveau portail de socialisation.

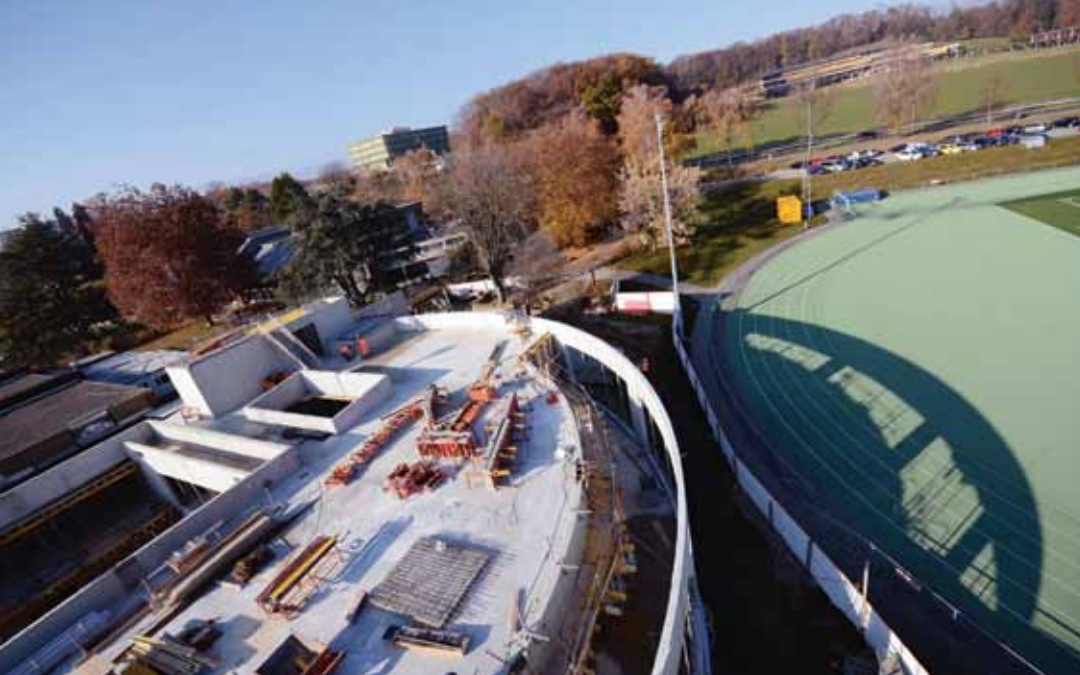


Image du mois

Le chantier du nouveau **Centre de sport et santé (CSS) de l'UNIL et de l'EPFL**, qui a démarré en mai 2011, avance à grands pas. Destiné en priorité à l'ensemble de la communauté universitaire, de l'adepte du bien-être au sportif d'élite, le bâtiment ouvrira ses portes en principe, selon Georges-André Carrel, directeur du service des sports UNIL-EPFL, le 1^{er} septembre 2012.

stramatakis@unil

Lu dans la presse

«Attention! Dorénavant, tout internaute peut potentiellement utiliser des programmes malveillants permettant de réaliser des cyberattaques. (...) Les internautes peuvent devenir des cyberagents au service de causes particulières.» **Solange Ghernaouti-Hélie**, professeure HEC, dans *La Liberté* du 18 novembre.



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Votre passage à l'UNIL vous a marqué, ému, séduit? Vous êtes détenteur d'un diplôme délivré par notre institution et souhaitez suivre son évolution, ses activités ou simplement renouer avec d'anciens camarades de jeu? Alors le

flambant neuf portail ALUMNIL a été créé pour vous. En pages 4 et 5, Danielle Guenther, responsable du Bureau des alumni, dit tout sur la conception de cette nouvelle offre de l'UNIL, «parrainée» par Frédéric Recrosio qui se souvient de son passage sur le campus...

Marc Atallah a lui aussi beaucoup de choses à dire en pages 6 et 7. Directeur de la Maison d'Ailleurs, qui propose une magnifique expo sur l'île de Pâques, maître d'enseignement et de recherche à la section de français, féru de science-fiction, c'est un passionné qui porte sa double casquette avec un enthousiasme communicatif.

Oui, oui, vous vous dites, chères lectrices et lecteurs, que *l'uniscope* est riche, ce mois-ci encore. Avec une enquête sur les systèmes de traduction automatique, très répandus sur le web. Mais peut-on s'y fier? Sont-ils une menace pour les traducteurs humains? Réponses en pages 8 et 9.

En page 11, un sujet tendance sur le «héros féminin» dans le cinéma et la littérature. La doctorante Loïse Bilat et le professeur Gianni Haver cosignent un ouvrage sur la question. Un ouvrage... édifiant qui, de Wonderwoman à Nikita en passant par la tueuse à gages de *Kill Bill*,

Terra academica

Voici un petit livre éclairant pour nous repérer dans l'univers invisible et omniprésent des **micropolluants** générés par le trafic routier et ferroviaire, intégrés dans les bâtiments, **issus du jardinage, de l'agriculture, de l'élevage, de l'industrie**, contenus dans l'alimentation, les cosmétiques, les médicaments... Selon Nathalie Chèvre et Suren Erkman, chercheurs à l'UNIL et auteurs de cette *Alerte aux micropolluants* (Presses polytechniques et universitaires romandes), ces substances conjuguées et utilisées massivement présentent des risques pour notre santé et pour l'environnement. Très accessible, cet ouvrage aux dimensions historiques, scientifiques et politiques nous aide à appréhender une problématique d'une ampleur sans précédent, qui dépasse largement les moyens consentis pour tenter d'y faire face.



©Fotomatrix-Fotolia.com

Petite astuce

Est-il possible de résilier son contrat de bail de manière anticipée? Dans quelle mesure les parents doivent-ils contribuer aux frais d'études? Ce sont quelques-unes des questions traitées par **la permanence juridique**.



A. Maslennikov ©Fotolia.com

Chapeauté par l'Association des étudiants en droit de l'UNIL (AEDL), ce conseil gratuit est assuré par une vingtaine d'étudiants en master. Il est ouvert à tous les étudiants, mais aussi au public. Pour en bénéficier, il suffit d'écrire **un e-mail à aedl@unil.ch**, en joignant une description du problème et les documents nécessaires. Il est aussi possible de passer au bureau de l'AEDL le lundi ou le vendredi de 12h à 13h.

Les uns les autres



La prestigieuse **Organisation européenne de biologie moléculaire (EMBO)** compte pas moins de 57 prix Nobel parmi ses membres. Le 20 octobre 2011, elle a élu 43 « Leading scientists », dont **Gian-Paolo Dotto, professeur ordinaire au Département de biochimie de l'UNIL**. Spécialiste des voies de signalisation des cellules souches épithéliales humaines et des processus de carcinogenèse, il rejoint ainsi les rangs des quelque 1500 leaders de la recherche en sciences de la vie en Europe et dans le monde. Les cellules épithéliales se trouvent à la surface des organes et sur la peau. Gian-Paolo Dotto se préoccupe des défauts de communication entre elles et avec les cellules mésenchymales sous-jacentes. Ces ruptures de communication peuvent provoquer certains cancers comme celui du poumon.

explore l'évolution de ce type de personnage. Au fait, James Bond possède-t-il son équivalent au féminin? Eh bien... non.

A sa façon Mathias Reynard est aussi un héros. Plus jeune parlementaire élu au Conseil national, sportif, enseignant, étudiant à la HEP, le socialiste valaisan est l'invité de la rubrique *Vu d'ailleurs* en pages 16 et 17. Un jeune homme de 24 ans qui cumule les activités avec fougue. Et déjà un « ancien » de l'UNIL puisqu'il vient d'obtenir son Master en lettres.

On l'encourage, si ce n'est pas déjà fait, à visiter unil.ch/alumni.

Le chiffre

1,5 million C'est le nombre de mètres cubes d'eau du lac utilisés chaque année pour le refroidissement des bâtiments.

Entendu sur le campus

« Le pire, en Lettres, c'est les lectures! »

Une étudiante dans le métro

Campus plus

Oiseaux, écureuils, hérissons, papillons, lézards... L'UNIL vient de prendre un engagement moral pour entretenir et aménager son terrain afin de favoriser la survie de la faune sauvage. Avec **son adhésion à la Charte des jardins**, elle poursuit son engagement en faveur du développement durable. Les arbres trop taillés, l'éclairage nocturne abondant ou l'utilisation immodérée d'herbicides sont des pratiques à éviter pour ne pas nuire à la faune et à la flore locales. La Charte des jardins soutient ses signataires en proposant une série d'astuces à appliquer au terrain pour garantir le maintien de la biodiversité.

www.energie-environnement.ch et www.unil.ch/campus-plus



stramatakis@UNIL

BRÈVES

POUR DES PRODUITS FRAIS

Le marché de l'UNIL, qui se tient chaque mardi de 10h à 16h jusqu'au 20 décembre entre les bâtiments Internef et Extranef, propose désormais **un panier de saison**. Préparé par les marchands, il contient une sélection des produits du moment: pain, fromage, fruits et légumes. Il est possible d'en commander un ou plusieurs. Chaque panier coûte 19 fr. Avant d'aller le chercher, il est nécessaire de s'inscrire au Doodle que vous retrouvez sur le site de la FAE. Les commandes se terminent chaque dimanche soir pour le marché du mardi suivant.

www.unil.ch/fae

GÉOPOLIS

Après Benoît Frund, c'est désormais Nadine Richon, rédactrice à Unicom, le service de communication de l'UNIL, qui tiendra le **blog consacré aux progrès du chantier Géopolis**. Elle peut compter sur l'aide de Fabrice Schor, directeur de travaux chez Baumag Generalbau, l'entreprise totale responsable de cette construction qui abritera, dès la rentrée 2012, la Faculté des géosciences et de l'environnement ainsi que celle des sciences sociales et politiques.

www.unil.ch/geopolis



stramatakis@UNIL

UNE APPROCHE HORIZONTALE

La Faculté de médecine a formé sa première volée d'étudiants à **l'entretien motivationnel, sous la responsabilité du Prof. Jean-Bernard Daepfen, chef du Service d'alcoologie du CHUV**. L'entretien motivationnel repose sur une approche horizontale de la relation médecin-patient. Face à une habitude néfaste, comme une consommation excessive d'alcool, le patient définit ses propres motivations à changer, au lieu d'une « morale » de la part du médecin. Cette méthode devient centrale dans la prévention en matière de santé publique.

Vous avez passé vos meilleures années à l'UNIL... ou pas. Ce bel effort vous a au moins permis d'accéder à une licence, à un master ou à un bachelor. Aujourd'hui, vous pouvez renouer avec votre institution préférée à travers un nouveau portail de socialisation baptisé ALUMNIL.

L'UNIL... nos plus belles années!

Nadine Richon

Vous n'avez pas tous un master en cinéma et *Nos plus belles années* – titre du présent article – n'évoque pas forcément pour vous le film de Sydney Pollack qui suit sur une longue durée, entre 1937 et 1950, un couple qui se noue précisément à l'université. Elle est pacifiste, tendance communiste (Barbra Streisand), et lui écrivain, tendance play-boy (Robert Redford)... Quel que fût votre parcours à l'UNIL, vous pourrez désormais rester en lien ou renouer avec d'anciens camarades, suivre l'évolution de l'institution, découvrir des offres d'emploi et participer à des événements ouverts à tous, voire spécialement créés pour les membres d'un nouveau portail de socialisation destiné à tous les détenteurs d'un diplôme délivré par l'institution ainsi qu'au corps enseignant.

Accessible depuis novembre 2011 gratuitement et sans limite de temps, ce portail ALUMNIL compte déjà 13'000 membres et vise à terme quelque 40'000 personnes; elles pourront être rattachées à la fois au réseau global et à une ou plusieurs communautés facultaires. Pour sa part, la Faculté des HEC, qui anime son propre réseau depuis trente-cinq ans, bénéficie d'un véritable «portail dans le portail» et pourra bien sûr profiter des prestations réservées à l'ensemble des diplômés rassemblés sur le réseau ALUMNIL.

Comme nous le rappelle le vice-recteur Philippe Moreillon, qui a porté ce projet au sein de la Direction, le terme «alumni» signifie «élève de» et il s'agissait pour l'UNIL d'offrir une plateforme aux diplômés, jusqu'ici subitement «exmatriculés». C'est selon lui «un outil pour réseauter, pour garder le contact même si vous êtes à l'étranger, par exemple. C'est aussi la possibilité de savoir ce que deviennent nos étudiants, de connaître leur parcours professionnel, de leur proposer des activités, de leur offrir des conseils

pour la gestion de leur carrière. L'UNIL met un outil informatique à la disposition des diplômés et des facultés, lesquelles bénéficient désormais d'un nouveau canal de communication pour leurs alumni. Même l'ancienne Faculté des sciences aura sa communauté sur le portail ALUMNIL. Tous les diplômés, depuis 2010, seront automatiquement intégrés dans le réseau. Les plus anciens peuvent y adhérer très simplement en s'inscrivant sur le site. Vous l'avez déjà fait, j'espère?»

Créer des contacts

Ah oui, c'est fait, je suis membre du réseau ALUMNIL et de la communauté des alumni de la Faculté des sciences sociales et politiques (SSP). Tant qu'à faire, j'envoie également une demande à la Faculté des lettres... sympa, me voici acceptée dans la grande communauté des sciences humaines. Rien ne m'empêcherait d'aller pointer aussi le bout de mon nez du côté de la Faculté de biologie et de médecine, mais bon, pour l'instant je me familiarise déjà avec ce que le

Danielle Guenther (à droite), responsable du Bureau des alumni, et Sandrine Wenger, coordinatrice, se chargent de la gestion des activités destinées aux alumni ainsi que de l'administration du réseau. F.Imhof@UNIL



portail général me propose, des articles, des vidéos, un profil à entretenir, une redirection d'adresse e-mail à vie (@alumni.unil.ch), un annuaire pour créer des contacts en repérant d'autres alumni, ceux dont je me souviens du nom, mais il m'est possible aussi de cibler tous les membres ayant obtenu leur diplôme la même année (antédiluvienne) que moi... et bien sûr cette appartenance au réseau m'encourage à élargir mes contacts à d'autres membres susceptibles de m'accepter (ou plutôt de me « confirmer »)...

multiples activités

« Dès le printemps prochain, explique Danielle Guenther, responsable du Bureau

des alumni, des activités originales seront proposées aux membres, par exemple des ateliers scientifiques, des conférences, des échanges avec un coach ou des chefs d'entreprise, des visites culturelles guidées, des expositions commentées par un chercheur de l'UNIL. Nous allons également offrir un module emploi, en lien avec le Service d'orientation et conseil. Nous souhaitons animer cette plateforme dans un esprit de convivialité, et tous les événements proposés comporteront cette dimension de rencontre et d'échange. »

Pour rendre visible cette nouvelle offre, l'UNIL a filmé un ancien de la Faculté des sciences sociales et politiques, l'humo-

riste Frédéric Recrosio, qui vous propose quelques souvenirs et conseils humoristiques (voir interview ci-dessous et vidéo sur www.unil.ch/alumni).



www.unil.ch/alumni

La « période magique » des études

Frédéric Recrosio, interprète d'une vidéo qui promeut le portail ALUMNIL, se souvient de son passage à la Faculté des SSP.

Diplômé de l'UNIL, Frédéric Recrosio pense s'inscrire dans le réseau ALUMNIL. « On ne sait jamais si c'est utile, mais on finit toujours par utiliser ces canaux pour draguer... non je rigole, ça peut vraiment servir à connecter des gens qui se sont éparpillés à travers le monde; ça me semble intéressant de se retrouver, d'être au courant de ce qui se passe aujourd'hui à l'Université et de développer des contacts professionnels. Même si je ne cherche pas à changer d'activité! Je travaillais déjà à l'époque de mes études et je savais que je n'allais pas utiliser mon diplôme universitaire dans un contexte professionnel. Je n'ai jamais pensé à appliquer ce que j'apprenais à l'université et mon seul guide durant mes études a été le plaisir de lire et de creuser uniquement les domaines qui m'intéressaient. Si je me recycle un jour, ce ne sera pas dans les sciences sociales: je partage avec pas mal de monde le rêve d'ouvrir une buvette! Tout le monde veut ouvrir un bar, non? »

« On concrétise nos vies moins haut que dans nos rêves. »

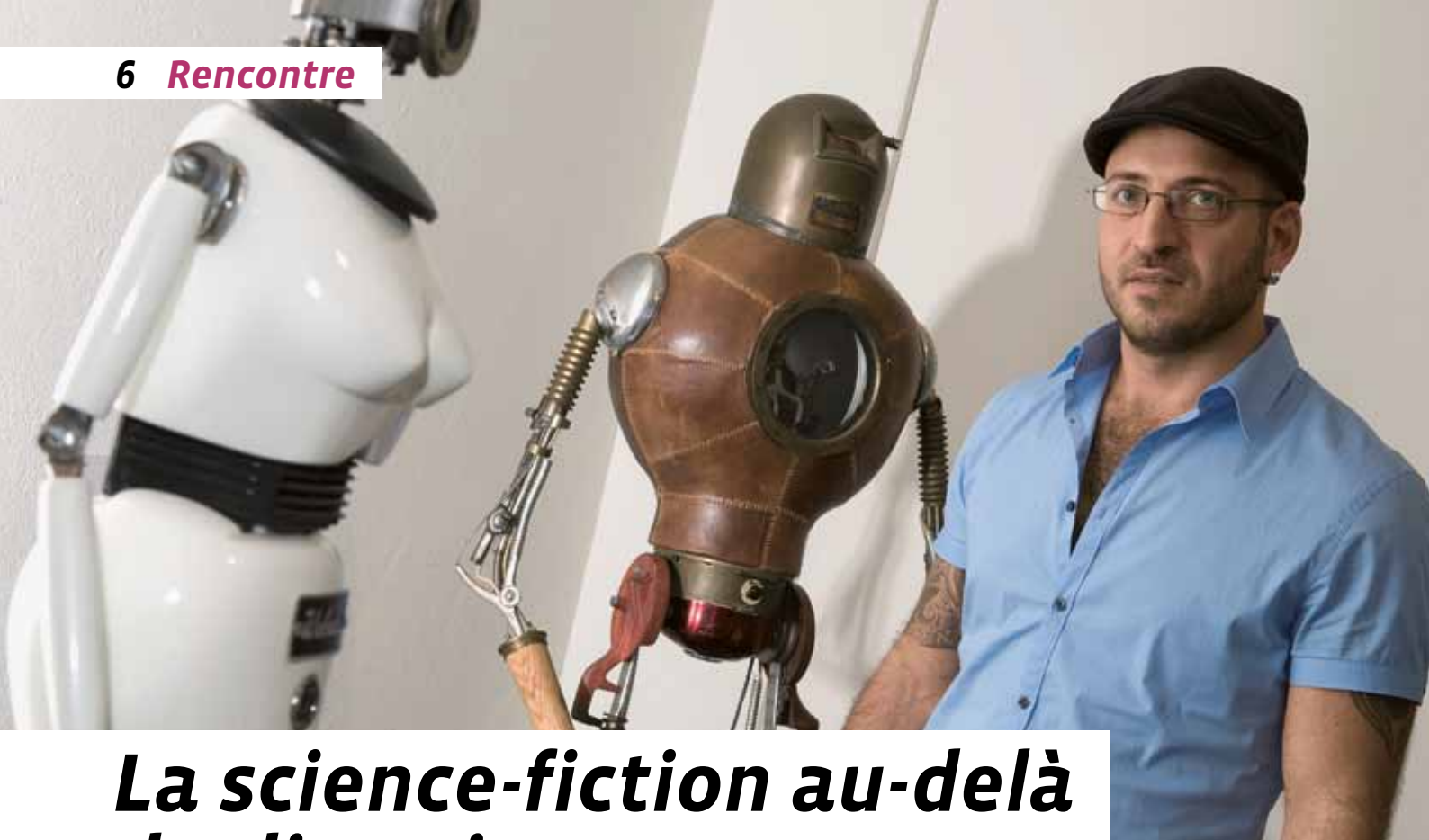
Humoriste et chanteur, il vient de publier un livre intitulé *On bouge encore* (Favre), regroupant ses chansons (textes et CD) et « autres palabres », dans une présentation ludique qui fait la part belle aux confidences. L'artiste est-il parfois inspiré par ses années d'études? « Tout le temps! Mes études, je les

ai faites à fond, j'ai lu tous les livres demandés et je me souviens encore du syndrome de première année... vous savez, ce moment où on a l'impression de comprendre le monde et de savoir qui sont les méchants. Pour un étudiant, le monde est très simplifié, même si les sciences nous apprennent justement à complexifier les choses, à ne pas sauter sur des explications toutes faites. Etre à l'université, pour moi, c'était un mélange de moments où l'on croit tout comprendre et d'instant d'humilité, heureusement! Face à cette montagne de livres qui vous écrase un peu, on s'aperçoit alors qu'on ne sait pas grand-chose. C'est quand même le bonheur absolu de pouvoir gloser d'une façon très théorique et de partager ces savoirs et ces impressions avec des gens qui sont tous d'accord entre eux. Quelle période magique, alors tu vois, il faut en profiter! Cela dit, l'université m'a montré qu'il est dangereux de conclure, d'utiliser des raccourcis, des idées qui circulent sans être vérifiées. Les certitudes, il y en a peu! Mes spectacles sont pétris de doutes et de questions non résolues et je crois que c'est une tournure d'esprit qui me vient de mes années à l'université. »

De l'énergie, l'homme de 36 ans n'en manque pas aujourd'hui. Mais, à l'entendre, ce n'est rien en comparaison avec les folies



dont il était capable à 20 ans. « Les études universitaires, c'est une période en or: on a 20 ans et on peut tout faire, travailler et sortir tout le temps, tout est possible; le corps et l'esprit fonctionnent pleinement, on fait constamment fonctionner nos neurones, on les détruit aussi le soir, c'est génial et je ne sais pas, aujourd'hui, comment je faisais tout ça, mais j'étais invincible. Je n'y arriverai plus jamais. Les études universitaires, c'est un moment où l'on peut penser que l'on a des perspectives illimitées; on croise des gens qui ont le potentiel pour aller très loin... Je trouve amusant de voir ensuite ce que chacun est réellement devenu, et ce genre de réseau peut apporter cet éclairage décapant. Je ne sais pas combien d'anciens étudiants en sciences sociales travaillent aujourd'hui... on va dire pour un cigarettier bien connu sur la place. On concrétise nos vies vachement moins haut que dans nos désirs universitaires les plus fous. Nos rêves, la vie se charge d'en faire des petites miettes et après il faut apprendre à aimer les miettes... Moi, je suis très content, oui. »



A la Maison d'Ailleurs, Marc Atallah pose aux côtés des œuvres de Stéphane Halleux. F. Imhof/UNIL

La science-fiction au-delà du divertissement

Directeur de la Maison d'Ailleurs et maître d'enseignement et de recherche à la section de français, Marc Atallah est spécialiste de la science-fiction. Rencontre à Yverdon, dans le seul musée européen dédié à ce genre littéraire et cinématographique.

Aurélié Despont

Son premier livre de science-fiction? Marc Atallah l'a lu il y a une quinzaine d'années par obligation. Bien avant que la littérature SF ne devienne son objet de recherche. C'était 1984 de George Orwell, un ouvrage qu'il a lu et étudié lors de ses cours d'anglais. «Je n'ai jamais été un fan de science-fiction. A l'Université, comme tout bon étudiant en lettres, je n'en lisais pas du tout et, me semble-t-il, je n'étais pas incité à en lire.» Son double intérêt pour la littérature et la science le prédestine pourtant à se rapprocher de ce genre littéraire et cinématographique. A 33 ans, le Veveysan partage aujourd'hui son temps entre un poste de maître d'enseignement et de recherche à la section de français et la direction de la Maison d'Ailleurs à Yverdon-les-Bains. Un musée qui propose actuellement une exposition exceptionnelle sur l'île de Pâques dans

La science-fiction est souvent considérée comme un «sous-genre».

laquelle des objets ethnographiques inédits entrent en dialogue avec leurs représentations imaginaires produites par la science-fiction (*lire encadré*).

Double casquette

Dans la vie, Marc Atallah est en fait habitué à se dédoubler. Déjà à l'époque de ses études, il relève un défi de taille: celui de suivre deux cursus universitaires simultanément. Littérature et philosophie à l'UNIL; physique théorique à l'EPFL. «Plus que l'allemand ou la géographie, ces disciplines me posaient des questions sur mon rapport au monde. Et vu mon incapacité à choisir, je me suis dit: pourquoi ne pas faire les deux?» Un choix qui exige une organisation rigoureuse. «J'ai été obligé de suivre certains cours par l'intermédiaire des notes de mes camarades.» Son diplôme en poche, il débute en 2002 une thèse de doctorat en littérature française de

science-fiction. «Comme je n'y connaissais pas grand-chose, j'ai commencé par lire tout ce que je pouvais. J'ai dévoré des centaines de romans et de nouvelles.» Le néophyte n'a jamais considéré sa méconnaissance du domaine comme un handicap. Au contraire. «Les travaux littéraires sur la science-fiction sont rares et le cadre théorique est presque inexistant. Mon regard neuf m'a permis d'entreprendre mes propres démarches, de suivre mes intuitions. J'aime beaucoup ce côté expérimental.» Le jeune chercheur se rend alors fréquemment à la Maison d'Ailleurs. Une ressource documentaire précieuse pour accéder aux ouvrages de science-fiction absents des bibliothèques traditionnelles. Marc Atallah y rencontre l'ancien directeur du musée, Patrick Gyger, qui le soutient dans ses recherches. Et qui l'invitera par la suite à postuler à sa succession.

«Au début de ma thèse, des collègues me demandaient quand j'allais commencer à étudier des textes sérieux», sourit-il. Dans le vaste domaine de la littérature, la science-

fiction est souvent considérée comme un «sous-genre» associé à une lecture de divertissement. «Mais je pense que la perception évolue avec le temps. Maintenant qu'on l'étudie davantage, l'image change. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les romans ne sont pas tous stéréotypés et de nombreux textes sont littérairement denses et bien construits.» L'UNIL vient d'ailleurs d'avancer vers une meilleure reconnaissance de la discipline. En septembre dernier, six mois après avoir pris la direction de la Maison d'Ailleurs, Marc Atallah a été promu au poste de maître d'enseignement et de recherche à la section de français. «En plus des cours que je donne à l'EPFL dans le programme de sciences humaines et sociales (SHS), j'enseigne à présent

la littérature de science-fiction aux étudiants de l'Université dans le cadre d'un cours régulier.» Une position qui va lui permettre de développer des liens entre les deux institutions. «J'ai déjà trois mémorants et je me réjouis de pouvoir diriger ma première thèse! Les possibilités de collaboration entre le musée et l'UNIL sont nombreuses: créer un master interdisciplinaire sur la science-fiction, monter une exposition à Dorigny, en coproduire une à Yverdon, etc.» Un cours public sur la culture des jeux vidéo est en outre en préparation pour le courant de l'année 2012.

Pour intensifier les relations, l'enseignant motive ses étudiants à se rendre au musée. «Je leur montre ainsi que la science-fiction

n'est pas uniquement un genre narratif. Mais qu'il existe aussi une esthétique picturale, graphique et plastique qui s'y rapporte.» Marc Atallah aime interpeller les visiteurs de ses expositions. Aussi bien dans son rôle de directeur de la Maison d'Ailleurs que d'enseignant, il essaie d'être étonnant. «Aristote disait déjà que l'étonnement est la condition du savoir. C'est important pour moi, car étonner donne la possibilité de se diriger vers la question du sens et de sa malléabilité.»

 www.ailleurs.ch

« La science interfère avec notre existence »

Maître d'enseignement et de recherche à la section de français depuis septembre dernier, Marc Atallah explique comment les récits de science-fiction permettent de réfléchir au sens que l'on donne aux nouvelles technologies omniprésentes dans nos vies.

Qu'est-ce que la science-fiction ?

Marc Atallah: La plupart des gens ont une image stéréotypée et enchantée de la science-fiction. Le film *Star Wars* est devenu un emblème de ce genre au cinéma. Mais la conquête de l'espace et la rencontre avec des extraterrestres ne représentent qu'une faible partie de la production... Parler de science fait rêver. Mais les univers romanesques de la science-fiction sont souvent plutôt noirs et ne donnent pas envie d'y vivre. Avec mes étudiants, je commence par court-circuiter cette représentation et je leur fais prendre conscience que notre monde à nous, c'est déjà de la science-fiction. Nous passons notre temps à donner du sens aux artefacts technologiques que nous possédons. C'est justement l'actualisation fictionnelle des virtualités contenues dans ces artefacts qui est à la base de la technique narrative qu'est la science-fiction. Des auteurs comme Frank Herbert avec le cycle de *Dune* ou Michel Houellebecq avec *Les particules élémentaires* représentent la SF francophone aujourd'hui.

A quel point sommes-nous liés à la technologie ?

J'adore quand les étudiants me disent qu'ils sont littéraires et qu'ils ne s'intéressent pas à la science, alors qu'ils possèdent tous des téléphones portables, qu'ils prennent l'avion et qu'ils ont un compte Facebook. Le sens de leur existence peut-il encore se penser

indépendamment de ces technologies ? Je ne pense pas. Même si on ne sait pas expliquer comment marchent les artefacts que nous utilisons, la science interfère avec notre existence. Nous construisons notre identité en partie à travers le virtuel. Et les auteurs de science-fiction mettent en scène les virtualités rayonnées par les innovations scientifiques et technologiques. Les modélisations qui en résultent sont parfois très fantaisistes et d'autres fois très proches de la réalité, selon les virtualités choisies.

Et à l'inverse, la science s'inspire-t-elle parfois de la science-fiction ?

Oui, mais les résultats sont toujours décevants. La Maison d'Ailleurs a mené une recherche pour l'Agence spatiale européenne. L'idée était de voir dans tous les ouvrages de *space opera* – un genre dont les récits se déroulent à l'échelle interplanétaire – si certaines innovations pouvaient être utilisées dans la recherche spatiale. Le but de la science-fiction n'est pas de dire ce qui va se passer, mais de narrativiser à partir d'une virtualité. Il est rare que les inventions des romans se réalisent. Certaines idées prennent forme métaphoriquement: la dépendance de l'homme aux technologies est aujourd'hui une réalité, mais la connexion à la machine ne se fait pas au moyen d'un câble qui la relie au cerveau humain. C'est parce que l'innovation intrigue que la science-fiction cherche à lui donner du sens.

Contrairement à la science qui a un positionnement axé sur l'innovation, la fiction permet au lecteur de s'interroger, de se focaliser sur les aspects anthropologiques des éléments constitutifs de l'intrigue.

BIEN PLUS QU'UN MUSÉE

La Maison d'Ailleurs poursuit une double vocation de musée grand public et de centre de recherche spécialisé. Livres, bandes dessinées, œuvres originales, affiches de cinéma, jouets, ouvrages critiques... Le fonds documentaire comporte une collection de plus de 120'000 pièces relatives à la science-fiction, à l'utopie et aux voyages extraordinaires. Au travers des expositions temporaires, son directeur Marc Atallah cherche également à valoriser la production artistique existant autour de la science-fiction. En se sens, le musée a pour mission de mettre en évidence la part grandissante qu'occupe ce genre dans la culture contemporaine. **La Maison d'Ailleurs présente jusqu'au 8 janvier 2012 deux expositions temporaires:** «L'île de Pâques sans dessus dessous» et «Halomancie. Matières poétiques de Stéphane Halleux».



La traduction à portée de clic

« La traduction automatique se heurte au problème de l'ambiguïté », explique Aris Xanthos de la section d'informatique et de mathématiques pour les sciences humaines. F. Imhof@UNIL

Très répandus sur le web, les systèmes de traduction automatique ne représentent pas encore une réelle menace pour les traducteurs humains. Moyennant quelques fantaisies, ils facilitent aujourd'hui l'accès à l'information.

Aurélié Despont

Une dépêche d'actualité, une page web de plusieurs milliers de mots, un article scientifique... Sur la Toile, les systèmes de traduction gratuits permettent aujourd'hui de déchiffrer en quelques secondes le thème et le contenu global de textes publiés dans une langue complètement étrangère. Un service qui marche aussi bien du japonais à l'estonien que du swahili au finnois. Dans la pratique, ces traductions express ne sont pas l'œuvre de petits lutins bilingues qui travaillent dans l'ombre de l'écran. Elles résultent de systèmes informatiques complexes qui évoluent sans cesse. Comment la traduction automatique fonctionne-t-elle ? A quelles conditions peut-on s'y fier ? Recèlent-elle des pièges ?

L'idée de traduire un texte à l'aide d'une machine coïncide avec la sortie des premiers ordinateurs, au milieu du XX^e siècle. « A l'époque, l'évolution de l'informatique faisait rêver et l'intelligence artificielle était devenue source d'espoirs excessifs », raconte Aris Xanthos, maître-assistant à la section d'informatique et de mathématiques pour les sciences humaines. Rapidité, accessibilité,

coûts, homogénéité, confidentialité... Les avantages des traducteurs automatiques sont accrocheurs. Mais comment faire pour qu'un logiciel maîtrise un idiome aussi bien qu'une personne de langue maternelle ? « Comme tous les domaines du traitement automatique des langues, la traduction automatique se heurte au problème de l'ambiguïté, explique le chercheur. Le sens et la fonction des mots dépendent en effet du contexte dans lequel ils sont utilisés, ce qui pose de gros problèmes aux machines. Grâce à sa connaissance du monde, l'humain écarte d'emblée de nombreuses interprétations. Le logiciel, lui, ne peut s'appuyer sur ces ressources. » Ainsi, le traducteur en ligne Babelfish (qui utilise le système Systran) traduit « vol de voiture » par « flight of car » au lieu de « car theft », car il considère le mot « vol » dans le sens de « déplacement aérien ».

Cohérent en apparence

A l'instar de Systran, les premiers outils de traduction automatique développés fonctionnent par règles : les machines « apprennent » le vocabulaire et appliquent les règles de syntaxe et de grammaire au texte source. « Des linguistes doivent au préalable

les transcrire dans un format assimilable par la machine, ce qui est très coûteux », précise Aris Xanthos. Mais, comme pour l'expression « vol de voiture », le logiciel n'est pas infaillible sur les polysémies. Raison pour laquelle les ingénieurs développent de nouvelles solutions. Le gigantesque réservoir de données que constitue le web a permis de créer des systèmes de traduction basés sur des modèles statistiques. Une solution choisie notamment par Google traduction, qui passe au crible les millions de documents traduits par des professionnels disponibles sur la Toile pour en déduire des modèles statistiques. Les ordinateurs appliquent ensuite ces formules pour traduire d'autres paragraphes similaires. « Pour des textes d'ordre général, le résultat n'est pas si mauvais », remarque Marianne Starlander, chargée d'enseignement à la Faculté d'interprétation et de traduction de l'Université de Genève. Les phrases semblent fluides et correctes. Du moins en apparence. « Le danger avec le système statistique, c'est que le texte paraît cohérent. Les erreurs proviennent de contresens insidieux qu'on ne repère pas au premier coup d'œil, surtout si on ne connaît pas la langue cible. » Pour gagner en qualité, la tendance actuelle est au développement de systèmes hybrides qui misent

sur la combinaison des deux méthodes. Mais la traduction automatique grand public ne permet pas encore à ce jour de fournir un résultat à la hauteur du travail humain. «Elle aide le lecteur à comprendre le contenu général d'un texte et rend ainsi l'information utile et accessible pour tous.»

En revanche, certains outils professionnels de traduction automatique sont aujourd'hui très répandus. «On obtient de très bons résultats dans les domaines spécifiques qui ont un vocabulaire et une syntaxe rigides», relève la chercheuse genevoise. Au Canada, le système METEO a été conçu spécifiquement pour la traduction des bulletins météorologiques. Il est souvent cité comme l'un des rares succès dans le domaine de la traduction automatique. «Le secret est de pouvoir personnaliser l'outil suivant le domaine dans lequel on travaille.» Une solution qu'offrent les systèmes de traduction automatique commercialisés. Il arrive que les modes d'emploi d'appareils électroménagers – disponibles dans une centaine de langues – soient traduits de la même manière. Le logiciel est formaté pour ce type de traduction. Et si le texte de base est formulé de manière propice, le résultat est très bon et ne nécessite aucune retouche.

Un outil d'aide

Parmi les traducteurs, les avis restent mitigés quant à la «mécanisation» de leur travail. La directrice du Centre de traduction littéraire de l'UNIL, Irène Weber Henking, peine à imaginer qu'une machine puisse un jour remplacer le traducteur humain. «Un texte littéraire ne se réduit pas à un système de mots qu'on pourrait traduire automatiquement. Le traducteur apporte au texte son point de vue, son style, son interprétation et retranscrit à sa manière l'univers, la structure et le rythme de la production source.» Quant à Marianne Starlander, elle ne rejette pas un certain degré d'automatisation. «Si une machine peut traduire des documents très techniques truffés de termes compliqués, moi ça m'arrange.» A condition de ne pas devoir passer plus de temps à corriger la traduction automatique qu'à traduire le texte directement. «Les traducteurs ne veulent pas être cantonnés au travail de post-éditeur. Ce n'est pas leur métier.» C'est pourquoi la traduction automatique inquiète encore de nombreux professionnels, qui ne veulent pas voir disparaître leur profession. «Nous donnons un cours sur la traduction automatique aux étudiants pour qu'ils aient conscience de ce que c'est, ajoute l'enseignante. En connaître les spécificités permet de la considérer comme un outil d'aide plutôt que comme une menace.»

« On ne traduit pas seulement des mots »

Traduire le théâtre suppose une attention particulière à la musicalité de la phrase, à l'oralité. Entretien avec Jean-Louis Besson, animateur d'un atelier organisé par le Centre de traduction littéraire de l'UNIL.

Nadine Richon

Pro Helvetia, l'Arc Romainmôtier et le Centre de traduction littéraire de l'UNIL organisent du 8 au 11 décembre 2011 un atelier pour permettre à des traductrices et traducteurs de travailler sur leurs textes en allemand, avec Barbara Engelhardt, et en français, avec **Jean-Louis Besson**. Professeur à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense, spécialiste de l'histoire et de l'esthétique du théâtre, il a traduit de nombreux auteurs allemands, dont Lessing, Brecht, Büchner et Wedekind.



du répertoire européen dans laquelle un Juif est un personnage positif, portant les valeurs des Lumières contre des chrétiens remplis de préjugés, qui se répandent en propos antisémites devant lui, en ignorant qu'il est Juif précisément. Agé d'une vingtaine d'années, Lessing a écrit sur ce sujet grave une comédie qui montre son extraordinaire sens du dialogue. On

sait qu'il était alors très proche d'une troupe de théâtre et on peut donc penser qu'il écrivait directement pour des acteurs.

Que pensez-vous de la traduction automatique ?

La traduction faite par un logiciel ne marche pas avec la littérature car l'ordinateur ne peut pas rendre compte de la poésie d'un texte, de la spécificité d'une écriture. La fidélité à un auteur ne passe pas uniquement par des mots traduits, mais par un phrasé, un rythme, une certaine couleur, d'éventuelles ruptures de style, différents registres et niveaux de langage. Traduire pour le théâtre, c'est aussi penser au souffle de l'acteur. J'ai fait avec Jean Jourdheuil, également professeur à Nanterre et metteur en scène, la traduction d'une comédie de Lessing, *Les Juifs*, jouée jusqu'au 18 décembre au Théâtre de Vidy, dans une mise en scène d'Hervé Loichemol. Ce dernier nous a demandé de travailler sur ce texte, écrit vers 1750, et traduit une seule fois au XVIII^e siècle. A notre connaissance, c'est la première pièce

Un traducteur est si précieux qu'il en faut parfois deux ?

J'aime bien travailler en binôme. Avec Jean Jourdheuil, nous nous asseyons côte à côte et nous traduisons la première phrase; si nous sommes d'accord, nous pouvons passer ensuite à la deuxième... Au XVIII^e siècle, on s'éloignait beaucoup de l'original pour privilégier l'élégance, on simplifiait pour que ce soit bien français. Nous avons gardé une langue qui peut paraître assez classique, aujourd'hui, tout en essayant de restituer l'énergie du texte de Lessing, en respectant le sens, le phrasé, le souffle, le rythme de la formulation germanique. Il ne s'agit pas non plus de sacrifier la qualité du français. Si on colle trop à la lettre, on obtient un texte soit illisible, soit inaudible. Quand on travaille sur la langue allemande, on a la chance de partager des valeurs, des repères culturels, sociaux, des modes de vie, on est dans des civilisations européennes proches.

> www.unil.ch/ctl

Climate change, aging populations, earthquakes, tsunamis, computer crime, global recession. Take your pick.

Risky place, Planet Earth. But as one of the world's leading reinsurers, risk is our business. Risk in every shape and form, in every walk of life. As a graduate at Swiss Re, your job will mean coming to grips with all those global issues that make life today so risky – and so challenging. Whether your discipline is natural science, mathematics, business administration, medicine, law, finance, or just about anything else for that matter, we're looking for exceptional people who are up for spending 18 months of their life on our graduates@swissre programme. At Swiss Re, risk is the raw material we work with, but what our clients value are the opportunities we create. And – hey – this could be yours.

Seize your opportunity at www.swissre.com/graduates

Swiss Re



Comment le cinéma et la littérature représentent-ils les femmes héroïques? Que disent-ils de notre société? C'est ce qu'explore un récent livre coédité par la doctorante Loïse Bilat et le professeur Gianni Haver.

Le "héros féminin", une promesse manquée

Renata Vujica

Un «héros féminin», non une héroïne. C'est ainsi que Loïse Bilat définit Wonderwoman, personnage de fiction né aux Etats-Unis dans la seconde moitié du XX^e siècle. Car, si l'héroïne est synonyme de protagoniste féminin, le héros incarne beaucoup plus. «Historiquement, c'est une figure autosuffisante, qui accomplit une quête, souvent violente, au terme de laquelle il se trouve transformé», estime la chercheuse en sociologie de la communication. Cette description place Wonderwoman parmi les premiers héros déclinés au féminin. Sa naissance est aussi porteuse d'un grand espoir d'émancipation. «Les productions culturelles de masse sont une mise en scène de la société. Adressées au plus grand nombre, elles indiquent ce qui est considéré comme acceptable. La création de Wonderwoman coïncide avec une visibilité du travail industriel féminin aux Etats-Unis, due à la guerre.» Elle révèle pourtant les limites du progressisme. Avec sa douceur maternelle et sa valorisation de l'obéissance, Wonderwoman donne à voir un aspect non négociable des identités de genre: si pouvoir de la femme il y a, il doit rester cadré par la «délicatesse féminine».

Un potentiel inexploré

Quid des héros féminins plus contemporains? Loïse Bilat et Gianni Haver ont passé au peigne fin une soixantaine de films, BD ou séries destinées au grand public, *McGiver*, *Hulk*, *James Bond*, *Buffy contre les vampires* ou encore *Kill Bill*. Résultat: toutes les superhéroïnes présentent un aspect bancal. «C'est comme si les réalisateurs avaient peur d'assumer jusqu'au bout le fait qu'une femme occupe un rôle masculin. Ils n'exploitent pas tout le potentiel subversif de ces personnages», résume la chercheuse. A première vue, Lara Croft est un héros comme les autres. Indépendante, déterminée dans sa quête, elle tue sans états d'âme, comme



«C'est comme si les réalisateurs avaient peur d'assumer jusqu'au bout le fait qu'une femme occupe un rôle masculin», analyse la chercheuse Loïse Bilat. F. Imhof © UNIL

ses alter ego masculins Rambo ou Tarzan. Rambo, vraiment? «Le corps de Lara Croft devrait être dix fois plus musclé pour être congruent avec les actes qu'elle accomplit. C'est à se demander où elle cache sa force. Chez les héros masculins, le physique est en adéquation avec le récit», estime Loïse Bilat. Plus qu'une histoire de muscles, l'hyperféminité de Lara Croft vient rappeler une vieille formule, présente déjà chez Wonderwoman: pour ne pas paraître trop menaçante, la femme héros doit rester séduisante.

La tueuse à gages Beatrix Kiddo, héros de *Kill Bill*, est bien plus androgyne. Pourtant, là encore, le potentiel de subversion est avorté, puisque son moteur de violence est la famille. «Chez une femme, la brutalité est acceptée lorsqu'elle est canalisée par un moteur moral

légitime, comme un enfant. On ne trouve rien de tel chez les héros masculins, qui s'émancipent des liens affectifs sans cesse. Souvent, la femme qui embrasse le héros meurt dans les minutes qui suivent», analyse Loïse Bilat. Dans les figures féminines, l'unique contre-exemple est Nikita, de Luc Besson, qui s'affranchit totalement. Quant à James Bond, qui multiplie les conquêtes, son équivalent féminin reste à inventer. «Une sexualité offensive reste trop dérangeante pour un héros féminin.» Du moins chez les ténors de l'industrie culturelle.

➤ Loïse Bilat, Gianni Haver, *Le héros était une femme. Le genre de l'aventure*, Editions Antipodes, 2011



Découvrez les vœux de l'Université de Lausanne sur

www.unil.ch/voeux

GIF ME iPhone

NOUVEAU:
iPhone 4 POUR
SEULEMENT CHF 1.-*

iPhone 3GS POUR
SEULEMENT CHF 1.-**
12 MOIS DE CONTRAT



iPhone 3GS



iPhone 4

GIF
ME
MORE



mobile

Sunrise

SUNRISE.CH/MTV

POUR
TOUS LES
MOINS DE
26 ANS

SMS, MMS
SURF
APPELS VERS
SUNRISE MOBILE
ILLIMITÉS

MTV MOBILE
NEXT
POUR
SEULEMENT
CHF 29.-
PAR MOIS

* iPhone 4 (8GB) pour CHF 1.- au lieu de CHF 548.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle souscription à MTV mobile next, 24 mois.

** iPhone 3GS pour CHF 1.- au lieu de CHF 448.- sans abonnement mobile. Pour toute nouvelle souscription à MTV mobile next, 12 mois. Carte Micro SIM de CHF 40.- non comprise. Détails des tarifs sur sunrise.ch

Etre « e-étudiant »

Extrait du journal du Ci Chaque début de semestre est synonyme d'effervescence à l'UNIL. Mettons l'accent sur le « e » d'une rentrée toujours plus électronique.



sellingpix©Fotolia.com

Patrice Fumasoli

A quoi ressemble l'étudiant cuvée 2011 ? Il va aux cours, refait le monde à la cafét', sort entre amis... Rien de neuf sous le soleil, me direz-vous. Mais il télécharge ses cours sur MyUNIL ou Moodle, prend ses notes sur son laptop, organise ses sorties sur son smartphone via Facebook, le tout simultanément. L'étudiant d'aujourd'hui est donc tout le temps connecté et multitâche. Une sortie intéressante, une offre étudiant avantageuse, un cours à ne pas manquer ou au contraire à éviter ? L'impitoyable post Facebook avertira instantanément toute la tribu. Et comme les amis de mes amis sont mes amis... le buzz se répand presque instantanément. S'il fallait avant sortir le mégaphone et faire le tour des cafét' pour informer, un post suffit désormais. C'est meilleur pour les oreilles et beaucoup plus efficace. Même si on peut regretter l'ambiance qui va avec le mégaphone, les nostalgiques de mai 68 comprendront. Il n'a donc jamais été aussi facile et difficile de communiquer. Soit vous prenez l'initiative, soit la rumeur Facebook communique pour vous. Et tout se sait, vite.

Cette année le Ci a pris sa « souris de pèlerin » pour aller à la rencontre des étudiants. Allocution et stand lors de la semaine d'accueil, lettre et mail de bienvenue dans le monde de nos services informatiques. Aux étudiants ensuite de s'approprier ces outils.

Preuve par les chiffres

Mission accomplie selon les statistiques de septembre: 250'000 connexions sur le portail MyUNIL, 600'000 pages imprimées sur le système d'automates d'impression PrintUNIL, deux millions de pages imprimées à la reprographie, jusqu'à 8000 machines connectées en un jour sur le réseau Wi-Fi, 400 étudiants ont suivi nos cours d'informatique de base, 700 demandes ont été traitées par notre help-desk. Les 12'000 étudiants de la cuvée 2011 veulent consulter leurs horaires de cours sur leur smartphone, imprimer leurs documents tapés sur leur laptops, surfer sur le web et disposer d'un endroit où trouver de l'aide en cas de soucis techniques les privant de leur désormais indispensable vie numérique. Le Ci souhaite donc la bienvenue à ces étudiants 2011 décidément branchés, au sens propre comme au figuré !

 www.unil.ch/cinn



THE GRADUATE INSTITUTE OF INTERNATIONAL AND DEVELOPMENT STUDIES, GENEVA

HIGHLIGHTS

- **A long-standing reputation** for academic excellence
- **A vibrant campus** at the heart of multilateral Geneva
- **A large number of scholarships** available
- **A culturally diverse** student body (over 100 nationalities)
- **Opportunities** in international public and private organisations

PROGRAMMES

Interdisciplinary Masters in

- International Affairs
- Development Studies

Masters and PhDs in

- Anthropology and Sociology of Development
- Development Economics (PhD only)
- International Economics
- International History
- International Law
- International Relations/Political Science

Deadline for applications: **15 January**

→ <http://graduateinstitute.ch>

THE GRADUATE INSTITUTE | GENEVA

INSTITUT DE HAUTES ÉTUDES
INTERNATIONALES ET DU DÉVELOPPEMENT

GRADUATE INSTITUTE OF INTERNATIONAL
AND DEVELOPMENT STUDIES

<http://graduateinstitute.ch>

Labex, le nid de l'économie expérimentale

Le laboratoire de la Faculté des HEC est utilisé par une dizaine de chercheurs. Leur dénominateur commun : la méthodologie expérimentale, en plein essor. Explications.

Renata Vujica

Le Labex, c'est d'abord un lieu de recherche : une salle informatique située au sous-sol du bâtiment Internef. Elle renferme vingt-quatre ordinateurs équipés du logiciel *z tree*, qui permet de mener des expériences en économie. Soit d'étudier les comportements. Exemple ? Dans une étude en cours, le professeur Lorenz Goette et la doctorante Maria Paula Cacault cherchent à nuancer un présupposé central de la théorie économique : l'idée selon laquelle les individus se conduisent de manière purement rationnelle et égoïste. « Dans la réalité, les comportements ne correspondent pas à cette prédiction. Des études montrent que les agents ont tendance à se montrer altruistes envers le groupe auquel ils appartiennent. Par contre, ils sont agressifs envers des personnes externes », explique la doctorante. Concrètement, une situation de rivalité entre les groupes peut par exemple motiver les agents économiques à investir dans un projet qui bénéficie à leur propre camp. Telle est l'hypothèse que les deux chercheurs testent actuellement dans le cadre du Labex.



Dans une étude en cours au Labex, la doctorante Maria Paula Cacault cherche à nuancer l'idée selon laquelle les agents économiques se conduisent de manière purement égoïste. F. Imhof © UNIL

Une méthode en développement

Face à l'ordinateur, les cobayes, des étudiants recrutés pour la recherche, se mettent dans la peau d'un investisseur. L'expérience comporte plusieurs « tours », comme dans un jeu. Divisés en groupes et affublés d'un dossard bleu, vert ou orange, les étudiants doivent décider à plusieurs reprises s'ils investissent ou non. A chaque fois qu'ils choisissent de le faire, ils perdent de l'argent, mais le groupe en gagne. En tout, l'expérience est répétée à six reprises avec des « investisseurs » différents. « Pour l'instant, notre hypothèse est plutôt confirmée », affirme Lorenz Goette. Les résultats de l'étude sont attendus ces prochaines semaines.

Lancé il y a trois ans, le laboratoire désigne aussi une conception particulière de la recherche. Il regroupe une dizaine de professeurs, rattachés à différents départements

de la Faculté des HEC : comportement organisationnel, économie politique, opérations, marketing. Tous font appel à la méthodologie expérimentale. Pour le professeur Lorenz Goette, cette démarche présente plusieurs avantages. Par exemple lorsqu'on essaie de comprendre la source des conflits au sein d'une organisation. « Il est difficile d'analyser cette question avec des données statistiques, car il existe de nombreuses différences entre les départements en termes de ressources, de qualification du personnel, etc. En laboratoire, on peut créer une situation qui fait abstraction de tous ces éléments. On peut isoler un aspect particulier, comme le conflit », estime le chercheur. En vogue depuis une décennie, l'économie expérimentale présente aussi des limites. « Lorsqu'on

réduit la complexité, on risque de tomber dans une situation trop artificielle par rapport à la réalité. On perd ainsi des éléments d'interprétation », précise le chercheur.

Les expériences permettent d'isoler certains aspects de la réalité.

Aussi, de plus en plus, les adeptes de l'économie expérimentale confrontent les prises de décisions observées en laboratoire avec celles

qui se présentent sur le terrain. « On trouve souvent une adéquation entre les deux, ce qui valide nos expériences. »



« Si, à 24 ans, on n'est

Le benjamin du Parlement Mathias Reynard vient d'obtenir un Master en lettres à l'UNIL. Il enseigne le français, l'histoire et les mathématiques dans sa commune, Savièse. F.imhof@UNL

Elu au Conseil national, Mathias Reynard est le plus jeune parlementaire de la prochaine législature. Enseignant, hockeyeur, étudiant à la HEP, le socialiste valaisan est aussi un « ancien » de l'UNIL. Il vient d'obtenir son Master en Lettres. Entretien.

A seulement 24 ans, Mathias Reynard est déjà presque un senior de la chose publique. Il entre en politique à 16 ans. A 18, il préside les Jeunes socialistes valaisans et accède au Parlement cantonal quatre ans plus tard. Aussi, lors d'une rencontre dans sa commune, Savièse, juste en face de l'école où il enseigne, il n'est pas étonnant de voir les gens l'aborder à tout-va. Il répond avec le sourire, sans trop en faire. Visiblement, Mathias Reynard ne se laisse impressionner ni par sa popularité ni par les médias. Il s'exprime simplement. Esquive peu les questions, sauf celles sur l'élection au Conseil fédéral de décembre. Peu importe. Autour d'un club-sandwich valaisan, le jeune politicien livre un regard frais sur des sujets intemporels, de ses études à l'UNIL à ses idéaux, en passant par une gestion du temps parfois délicate.

Qu'avez-vous retenu de votre passage à l'Université de Lausanne ?

Côté vie estudiantine, je garde de bons souvenirs des bars Zelig et Satellite, où j'ai travaillé pendant deux ans. Il y a aussi les soirées passées à jouer aux cartes, au jass surtout, avec l'AUVAl (Association des universitaires valaisans à Lausanne). Dans

ma formation en lettres, certains professeurs m'ont beaucoup marqué. J'ai eu du plaisir à faire mon mémoire avec l'historienne Nelly Valsiangiacomo. En français, c'était génial de se retrouver face à des professeurs comme André Wyss ou Jean Kaempfer. Quand ils parlent de Proust ou Zola, c'est comme si on y était. En tant qu'enseignant, j'aimerais pouvoir transmettre cette passion et la beauté des textes, surtout en français.

Quels ouvrages vous ont-ils marqué ?

J'apprécie particulièrement la poésie, Baudelaire et Rimbaud, et aussi les romans de Camus. Les révoltés, c'est quelque chose que j'aime bien. En théâtre, ma pièce préférée est Antigone de Jean Anouilh. J'admire aussi des auteurs qu'on ne traite pas à l'université, comme Pablo Neruda. Ses œuvres contiennent un aspect d'engagement politique mais aussi tout le contexte sud-américain, qui me passionne. Je suis allé plusieurs fois dans cette région du monde.

C'est d'ailleurs lors de l'un de ces voyages que vous avez rencontré le président bolivien Evo Morales...

Oui, j'ai eu la chance de le rencontrer une fois. C'est quelqu'un que j'admire. Il vient du peuple, il est vraiment simple. Au niveau politique, je me retrouve dans ses discours et ses actes. En Europe, lui et le dirigeant vénézuélien Hugo Chavez sont dépeints comme le diable en personne. C'est une vision réductrice. Il faut juger les gens sur leur bilan. Ils font des choses positives au niveau de la santé, de l'éducation, des conditions de vie. Ils suscitent aussi beaucoup d'espoir. Bien sûr, ce n'est pas tout rose. Je n'ai pas envie de passer pour un chaviste. Je dis juste qu'il faut être nuancé, ce que la plupart des médias européens ne font pas. Ils donnent l'impression que ces hommes politiques sont des dictateurs, alors qu'ils ont été soumis au vote à plusieurs reprises et qu'ils sont souvent mieux élus que nos autorités.

Craignez-vous d'être trop détonnant ?

Si, à 24 ans, on n'est pas fougueux, si on n'ose pas imaginer des changements au niveau de la société et lancer de nouveaux projets, on ne le sera jamais. Et puis on a le droit de défendre des idées même si elles ne sont pas majoritaires. Et heureusement. C'est positif pour la démocratie.

pas fougueux, on ne le sera jamais »

Vous êtes membre d'UNIA et très engagé dans la défense des travailleurs peu qualifiés. Un paradoxe pour un universitaire ?

Pas du tout. Je connais bien le monde du travail. J'ai eu plusieurs emplois pendant mes études, dans la restauration, le bâtiment et l'agriculture. C'est le cas de beaucoup d'universitaires. Et puis toute ma famille travaille dans le bâtiment. Mon père est un petit indépendant. Je suis donc sensible aux petits patrons. Ils sont importants. Ils créent des emplois. A Savièse, beaucoup d'entre eux sont au PS. Ce n'est pas non plus contradictoire.

Est-ce que votre étiquette partisane vous a posé problème en classe ou avec les parents d'élèves ?

Non, jamais. Je ne donne pas mon avis. Tout le monde a des idées politiques. Mais le fait d'être impliqué dans ce domaine m'amène à redoubler de vigilance en classe. Par contre, les élèves me posent souvent des questions. Pendant la campagne, le fait de me voir sur des affiches et dans les médias valaisans les a interpellés. Ils m'ont demandé de leur expliquer le jeu politique. Maintenant, à Savièse, tous les gamins savent ce qu'est le Conseil national. Mon engagement provoque un intérêt pour la chose publique auprès des jeunes. Je ne peux que m'en réjouir.

L'une des commissions parlementaires que vous visez est celle de l'éducation. Quelles sont vos priorités au niveau de l'enseignement supérieur ?

Les hautes écoles doivent être accessibles à tous, indépendamment du niveau social.

C'est un élément de base pour la formation de demain. C'est pourquoi il faut veiller à ce que les taxes d'inscription n'augmentent pas. Je soutiens aussi l'initiative de l'UNES (l'Union des étudiant-e-s de Suisse) qui vise à harmoniser les bourses d'études. Cette question est centrale. J'ai pu le constater à titre personnel. J'ai dû travailler à 30% pendant toutes mes études, en plus des cours et de la politique. Je n'ai pas pu toucher de bourse, mon père étant indépendant. Je ne suis pas choqué par le fait que les étudiants doivent travailler un peu, au contraire. Mais devoir jongler entre ses études et un emploi régulier à un taux assez élevé, c'est extrême.

Ce cumul a-t-il empiété sur vos études et votre vie privée ?

J'ai souvent dû rendre des travaux à la dernière minute, en y passant la nuit, les week-ends. Mais je n'ai jamais raté un examen ni un séminaire. J'ai terminé ma formation en un nombre de semestres minimum, grâce à la liberté académique et à la possibilité de choisir les cours. Quant à mon quotidien, avec les études, le travail, la politique, les amis et le hockey, que je pratique deux fois par semaine, je n'avais pas un soir de libre. Mais je l'ai choisi. Pour faire de la politique en étant jeune, il faut être un peu hyperactif. Je m'ennuie assez vite lorsque j'ai trop de temps libre.

« Maintenant, à Savièse, tous les gamins savent ce qu'est le Conseil national. »

Et aujourd'hui, comment pensez-vous jongler entre votre formation à la HEP à 50%, votre emploi d'enseignant à 70% et vos activités parlementaires ?

Ma priorité va à mes élèves et à mon travail d'enseignant. Pour ce qui est de la politique,

je ne siégerai plus au Grand Conseil valaisan. J'arrête aussi mes activités au sein de la Commission communale pour la jeunesse et la petite enfance. Cela me libère du temps. Quant à la HEP, où la présence est obligatoire, je verrai s'il est possible de compenser mon absence par des travaux supplémentaires pendant l'été. Enfin, au niveau de l'emploi, j'ai la chance d'avoir un directeur très compréhensif. Nous avons décidé que j'aurais un remplaçant attitré pour les trois semaines où je suis en session. Ceci jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ensuite, je baisserai mon temps de travail.

En tant que cadet du Parlement, vous êtes chargé de prononcer le discours d'ouverture de la prochaine session, en décembre. Cela vous met-il sous pression ?

Non, je le vois plutôt comme une chance. En politique, il faut du temps pour s'imposer. J'avais réussi à me faire une place au Grand Conseil valaisan, avec plusieurs propositions bien acceptées en commission. Maintenant, je recommence. Et on m'attend d'autant plus au tournant que je suis jeune. Ce discours donne l'opportunité de délivrer un message dès le début.



<http://mathiasreynard.weebly.com>

dix
Bureau de l'égalité
ans
Université de Lausanne

| le savoir vivant |



L'égalité.

une idée qui s'éveille depuis 10 ans.

www.unil.ch/egalite

Unil
UNIL | Université de Lausanne
Bureau de l'égalité

Werner Held, Daniel Speiser et Pedro Romero donneront le 8 décembre 2011 leur leçon inaugurale lors d'une cérémonie qui fêtera l'intégration à l'UNIL du Centre Ludwig pour la recherche sur le cancer.

Trois leçons pour une inauguration



Des chercheurs du Centre Ludwig ont pu accéder au titre de professeurs ordinaires, et ce nouveau statut réjouit Daniel Speiser. F.Imhof©UNIL

Nadine Richon

Acteur international majeur dans l'étude du système immunitaire (immunologie) et dans le domaine de l'immunothérapie du cancer (vaccins thérapeutiques), le Ludwig Institute for Cancer Research a signé avec l'UNIL une convention associant le CHUV et intégrant, depuis le 1^{er} janvier 2011, sa branche lausannoise au sein de l'Université. Né de cet accord, le Centre Ludwig de l'UNIL pour la recherche sur le cancer (LICR@UNIL) accueille le 8 décembre prochain un symposium scientifique ainsi que les leçons inaugurales de Werner Held, Daniel Speiser et Pedro Romero, trois éminents scientifiques du Ludwig nommés professeurs ordinaires de l'UNIL.

Chercheur fondamentaliste, spécialiste de la biologie et de la fonction des cellules tueuses, Werner Held soulèvera la question «comment reconnaître un cancer?» Pedro Romero évoquera la mobilisation des «lymphocytes T», cellules assurant la réponse immunitaire en présence d'agents pathogènes. Chercheur spécialiste de l'immunothérapie du cancer, Pedro Romero vise dans une perspective translationnelle le transfert

des hypothèses fondamentales, basées sur les modèles animaux, vers le patient. Clinicien-chercheur, Daniel Speiser est responsable des études cliniques au LICR depuis quatorze ans. «Il s'agit de comprendre la maladie chez les patients, au niveau biologique, et de développer avec eux de nouveaux types de traitement», explique-t-il.

Traitement des mélanomes

Daniel Speiser a mis sur pied un programme d'immunothérapie pour les patients atteints du mélanome. «Il s'agit d'un cancer très agressif qu'il faut essayer de dépister et de traiter très tôt par la chirurgie, et qui ne répond pas bien aux traitements par l'irradiation et la chimiothérapie. En revanche, nous rencontrons quelques succès avec l'immunothérapie, autrement dit l'injection mensuelle, sur une demi-année ou plus, de vaccins thérapeutiques. Notre travail consiste à composer ces vaccins à partir de différents agents pharmaceutiques mis au point à l'Institut Ludwig et ailleurs. C'est une collaboration avec des spécialistes de multiples disciplines scientifiques et cliniques. La prise en charge multidisciplinaire des patients est assurée par des oncologues,

des chirurgiens, d'autres cliniciens et des scientifiques. Pourtant, l'innovation scientifique et les nouveaux médicaments seuls ne suffisent pas; il faut encore connaître précisément les besoins de chaque patient, afin de pouvoir choisir la meilleure thérapie.»

Certains vaccins sont préventifs (cancer du col de l'utérus par exemple), d'autres sont thérapeutiques (cancer de la prostate, mélanome...) et connaissent une moindre efficacité. Les patients traités au Centre pluridisciplinaire d'oncologie du CHUV par Daniel Speiser et son équipe clinique arrivent à un stade où la maladie est métastatique et donc avancée. Dans cette situation, la chirurgie peut toujours être utile mais ne suffit plus comme seule thérapie pour soigner les malades. «Les vaccins renforcent la vitalité, explique Daniel Speiser. Une guérison avec disparition de la maladie est possible, mais ce n'est pas fréquent (environ 3 à 5% des patients). Mais le vaccin peut éviter une rechute ou stopper la progression du cancer pour 20 à 30% des malades.»

Lors de sa leçon inaugurale, le professeur Speiser évoquera le développement du métier de clinicien-chercheur dans la perspective d'une oncologie personnalisée. «Un hôpital universitaire a besoin de cliniciens qui suivent les malades, et qui sont en même temps des chercheurs capables de mettre au point de nouveaux traitements. Le chercheur clinicien doit pouvoir faire le pont entre les malades et l'innovation scientifique, mais il ne trouve pas toujours les conditions nécessaires pour promouvoir ce lien», estime Daniel Speiser. Selon lui, les cliniciens-chercheurs doivent être «doublement affiliés, à la clinique et à l'institut de recherche, mais ceci ne va pas de soi. J'ai été affilié au Service de radio-oncologie du CHUV en 2011... après quatorze ans, c'est une bonne chose. L'affiliation des collaborateurs cliniques du LICR@UNIL à l'oncologie clinique du CHUV permettra de mieux profiter de leurs compétences au sein de l'hôpital universitaire.»

 www.unil.ch/fbm

COUP DE COEUR



de Nadine Richon

Principe de plaisir

Depuis les années 1980, l'humanité consomme annuellement 20 à 30 milliards de barils de pétrole, alors que les réserves libyennes, par exemple, sont largement surestimées. Dans un futur proche, l'Arabie Saoudite n'offrira « que » 12 milliards annuels. En 2007, le documentaire suisse *Oil Crash* attirait l'attention sur les fausses réserves qui alimentent encore nos illusions.



F. Imhof © UNIL

Un nouveau film intitulé *Retour sur Terre* évoque la question avec des personnalités comme **Dominique Bourg**, professeur à l'UNIL. Pour préserver l'habitabilité de la Terre et prévenir les conflits liés à la rareté des ressources comme le pétrole, mais aussi les métaux ou encore l'eau, il faut promouvoir d'autres valeurs que la consommation débridée et la satisfaction sans fin des désirs individuels, explique-t-il. D'autres spécialistes consultés par le cinéaste Pierre Lacourt fournissent chiffres et détails saisissants. L'originalité de ce film tient à la présence faussement naïve d'un pompiste genevois, qui reçoit tout ce beau monde dans sa station-service.

On voit qu'il n'est plus possible de rejeter autant de CO₂ tout en dégradant les puits de carbone comme l'océan, on comprend qu'une consommation à 43 milliards de barils par an en 2030 est une absurdité sans nom, mais les séquences finales sur le retour à la ferme ne représentent pas une alternative sexy face au scintillement de notre société.

Pour alimenter le plaisir, il restera toujours... la sexualité, comme en témoigne la délicieuse comédie british de cette fin d'année, *Hysteria*, sur l'invention du vibromasseur dans l'Angleterre victorienne.

Au Zinéma et autres salles romandes.

Du tac au tac

Si vous étiez une série TV?

Mad Men.

Si vous étiez un manager?

Marjorie Morris Scardino, CEO de Pearson PL.

Si vous étiez un homme politique?

Je changerais de métier!

Le plus grand personnage de l'histoire?

Winston Churchill.

Si vous deviez faire la une d'un magazine, ce serait lequel?

Vanity Fair.

Votre livre de chevet?

Freedom de Jonathan Franzen.

Votre plus grande peur?

Les cheveux blancs.

Qu'est-ce qui vous déplaît à l'UNIL?

La malbouffe.

Quel métier voudriez-vous faire étant petit?

Concertiste.

Vos deux films préférés?

The Hours et *Bienvenue à Gattaca*.

Si vous étiez un personnage de fiction?

Gatsby le magnifique.



Thomas Fitzsimons, responsable de la communication, Faculté des HEC © DR

Si vous étiez une chanson d'amour?

My Baby just cares for me de Nina Simone.

Votre dernier achat compulsif?

Des billets d'avion pour un week-end à Marrakech.

Qui suis-je ?

concours



stramatakis © UNIL

Ulysse Rosselet, assistant diplômé, doctorant à la Faculté des HEC a reconnu **Emmanuel Fernandes** sur la base de trois mots-clés.

Qui se cache derrière : HISTOIRE-SORCIÈRES-CHILLON ?

Merci d'envoyer vos suggestions à uniscope@unil.ch

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Impressum

ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | uniscope@unil.ch | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédacteurs **Aurélien Despont (A.D.) + Renata Vujica (R.V.) + Nadine Richon (N.R.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteur **Marco Di Biase** | Photo couv. **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, nadine.zuercher@go-uni.com | A participé à ce numéro : **Patrice Fumasoli**



Les propos tenus dans l'*uniscope* n'engagent que leurs auteur-e-s.